

votifs, celui du prêtre Lacratidès d'Éleusis, connu par ailleurs, et celui d'un hiérophante inconnu d'Athènes, reliefs qu'elle prend comme exemples de la représentation des prêtres aux époques hellénistique et romaine, montrant comment, ancrés dans un passé traditionnel et légitimés par lui, ils distinguent du même coup le message symbolique présent. Dans une étude de grand intérêt complétée en annexe par un large ensemble de décrets (texte et traduction) sur la base desquels elle est menée, Stephen D. Lambert s'intéresse aux prêtres et aux prêtresses auxquels la cité d'Athènes a rendu hommage depuis le IV<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'époque augustéenne. Dans une perspective diachronique, il entend y cerner l'image d'un(e) bon(ne) prêtre(sse), ce qui différencie le prêtre de la prêtresse et, dans la relation entre prêtrise et *eugeneia*, guette l'émergence du prêtre aristocratique. Ce sont encore les décrets honorifiques athéniens qui fondent la réflexion d'Éric Perrin-Saminadayar. Entre 167 et 88 *a. C.*, la documentation témoigne d'une époque qui a vu un regain des activités religieuses athéniennes dû au retour de Délos sous contrôle athénien. Le dossier, concernant les prêtres d'Athènes et de Délos, permet de déceler une évolution selon laquelle, à partir de 130 *a. C.*, les prêtres dépassent leurs domaines d'action habituels et reçoivent des honneurs au même titre que tout détenteur d'une *archè* politique ou religieuse. Partant des différences généralement admises entre les prêtres membres d'un *genos* et exerçant un mandat à vie, et les prêtres « démocratiques » exerçant un mandat annuel, Marietta Horster étudie les corrélations entre éponymie, durée du mandat et procédure de désignation des prêtres (héritage, tirage au sort, élection), et s'interroge notamment sur un éventuel changement dans la conception du prêtre dans l'Athènes sous domination romaine. Fondée sur des sources épigraphiques et littéraires, une courte contribution d'Erkki Sironen concerne les prêtres païens en Attique dans l'Antiquité tardive, et met en évidence le tournant qui s'opère vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle de notre ère : les divinités auxquelles sont attachés les prêtres ne sont plus tant les dieux olympiens que des divinités mineures, souvent orientales. Enfin, Jan N. Bremmer offre une série de réflexions sur les prêtres civiques athéniens de l'époque classique à l'Antiquité tardive. Ces réflexions, qui font suite aux contributions de Stephen D. Lambert et d'Erkki Sironen, contribuent notamment à préciser les contours de la prêtrise grecque, et, pour terminer, pose l'intéressante question de la raison pour laquelle les prêtres païens n'ont pu résister au clergé chrétien. Au final, un ouvrage aux contributions éclairantes dans ces thématiques toujours difficiles que sont les institutions, fondé sur une abondante documentation, essentiellement épigraphique (parfois fournie en annexe), et accompagné, après chaque article, d'une importante bibliographie. On attend le second volume avec l'espoir qu'il présentera des conclusions d'ensemble sur la question.

Carine VAN LIEFFERINGE

Nadine DESHOURS, *L'été indien de la religion civique. Étude sur les cultes civiques dans le monde égéen à l'époque hellénistique tardive*. Bordeaux, Ausonius, 2011. 1 vol. 19,5 x 24 cm, 408 p., 13 fig. (SCRIPTA ANTIQUA, 30). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-037-2.

Le mémoire inédit du dossier d'habilitation de N. Deshours qui est à l'origine de ce volume a trouvé sa source dans la thèse qu'elle avait consacrée aux cultes de

Messène et qui a donné lieu au volume intitulé *Les Mystères d'Andanie. Étude d'épigraphie et d'histoire religieuses*, paru en 2006. À la recherche de parallèles permettant d'éclairer la réforme que le rituel messénien avait connu en 91/0, N. Deshours avait découvert le corpus réuni par Ad. Wilhelm sur le renouveau des cultes civiques au II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècle et le dossier récemment publié de la fête d'Artémis Kindyas à Bargylia. L'enquête s'intéresse à ce moment de l'époque hellénistique où les cultes traditionnels connaissent un regain de faveur. Le titre de l'ouvrage est celui du dernier chapitre de la monographie que J.D. Mikalson a consacrée en 1998 à la religion de l'Athènes hellénistique, titre qui reprend une expression de W.C. Ferguson pour désigner la période entre la troisième guerre de Macédoine et la crise mithridatique, pendant laquelle Athènes a connu la paix et joui des avantages de ses bonnes relations avec Rome. Le livre démonte la notion d'été indien appliqué à la religion civique grecque dans son ensemble (Grèce péninsulaire, insulaire et asiatique), à l'exclusion de l'Occident (on peut s'étonner du choix pour la couverture de la splendide récréation picturale d'*Agrigente* par N. de Staël) déjà pleinement intégré au monde romain à travers un corpus de 25 exemples connus par l'épigraphie, qui sont étudiés au cours de la démonstration et pour lesquels sont fournis texte et traduction. C'est ce qui fait la singularité de l'ouvrage qui n'est ni une monographie où les documents n'existent que sous forme d'extraits traduits ou de renvois bibliographiques ni un recueil de textes commentés. L'ouvrage commence par un avant-propos de six pages serrées qui anticipe par moments l'introduction et par d'autres la conclusion et qui apparaît quelque peu comme un corps étranger à un ensemble qui a sa cohérence d'un développement en trois parties encadré par une introduction et une conclusion. La première partie porte sur « le problème de la périodisation », la deuxième pose la question de « l'exception athénienne » et la troisième s'interroge sur l'existence d'« un été indien généralisé ». Après avoir justifié l'étude de ce qu'était à l'époque hellénistique un objet apparemment aussi fixe que la religion civique dont les rituels se fondaient sur la répétition des mêmes actes, ce qui pourrait sembler exclure toute innovation et toute histoire, et montré que l'idée de son déclin face à d'autres formes de religiosité plus personnelles reposait sur des *a priori* téléologiques conscients ou non, N. Deshours fonde une périodisation de son sujet sur l'examen de la liste chronologique des principaux témoignages qu'elle présente en un tableau (p. 38-53) donnant la date, la nature de l'intervention, l'objet, la fête et/ou la divinité concernée(s), la cité et la bibliographie. Ce premier tableau est repris en trois séquences, de Chéronée à l'établissement des monarchies hellénistiques, du début du III<sup>e</sup> s. au milieu du II<sup>e</sup> s., de la « restitution » de Délos aux guerres de Mithridate, où les données sont rangées cette fois selon un ordre géographique. Ces témoignages sont ensuite regroupés selon un classement typologique (p. 63-81) pour une analyse dont le résultat confirme que la périodisation entre haute et basse époque hellénistique défendue entre autres par L. Robert, Ph. Gauthier et M. Sartre vaut aussi pour la religion civique. La deuxième partie consacrée à Athènes aborde un domaine qui a été largement étudié ces quinze dernières années, que soit à travers la monographie déjà évoquée de J.D. Mikalson, la synthèse de Chr. Habicht, la thèse de É. Perrin-Samnidaqyar sur les éphèbes athéniens ou les articles de K. Karila-Cohen sur la Pythaidé (en attendant la publication de sa thèse). N. Deshours montre bien comment cette Athènes « post-macédonienne » affirme son identité dans une référence à l'Athènes du V<sup>e</sup> siècle et développe comme

légitimation de la primauté athénienne les motifs – issus d’Isocrate plus encore que de l’oraison funèbre – qui ont été les *topoi* de la Seconde Sophistique : le salut de la Grèce pendant les Guerres médiques, les rapports privilégiés avec les dieux – tout particulièrement, outre Athéna, Déméter, Dionysos et l’Apollon de Delphes, l’éclat de sa culture dans le domaine dramatique et philosophique. Il conviendrait d’avoir une vision moins dramatique de la situation d’Athènes entre 322 et 229 : la monographie de Chr. Habicht sur Athènes hellénistique et les travaux actuels de D. Knoepfler (*Annuaire du Collège de France* 2010 et 2011) démontrent bien que « les Athéniens ne sont pas restés isolés du monde ». La troisième partie traite du reste du monde grec pour conclure que le phénomène du renouveau des cultes civiques est attesté dans la plupart des régions, selon une chronologie un peu différente de celle qu’on observe à Athènes. La documentation épigraphique découverte depuis l’étude d’Ad. Wilhelm a confirmé ses intuitions sur cette embellie qui marque la fin du II<sup>e</sup> s. et le début du I<sup>er</sup> s. C’est dans cette partie que s’observe la mise en œuvre du slogan proposé par N. Deshours « préserver la tradition et lui donner plus d’éclat ». On y voit le souci d’agir *kata ta patria*, qui impose parfois de faire des recherches historiques. C’est à l’époque hellénistique que les érudits locaux qui assumaient souvent un rôle sacerdotal ont rédigé des chroniques des cités et des sanctuaires, à la suite des travaux des Atthidographes de l’époque classique, mais aussi dans le sillage de toutes les entreprises de fixation des cadres chronologiques par l’élaboration de listes d’éponymes, de vainqueurs ou de prêtres. Pour donner plus de poids à ces traditions retrouvées ou inventées, les cités demandent des sanctions aux oracles et font afficher dans les sanctuaires cette sanction divine. Ce renouveau a un coût : N. Deshours s’intéresse aux « élites au service des cultes civiques » et donne divers exemples d’intervention à Pergame, Ilion, Amorgos et Histiée. Il aurait été intéressant dans la ligne des travaux de L. Migeotte de poser la question de la rentabilité comparée de la liturgie et de l’évergésie, de souligner que les souscriptions ont plus une fonction d’expression de la communauté qu’une fonction économique vitale. Une question aurait pu être abordée aussi : la période de « l’été indien » est celle où des cités qui avaient choisi au IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. de vendre leurs prêtrises reviennent à des procédures d’élection ou de tirage au sort (cf. B. Dignas, *Economy of the Sacred in Hellenistic and Roman Asia Minor*, 2002). L’absence de Cos est aussi regrettable : si le volume des *Inscriptiones Graecae* ne pouvait pas être utilisé, un certain nombre de grandes inscriptions relatives à des cultes de la cité ont été publiées dans la revue *Chiron* depuis vingt ans. C’est là un dossier qui renouvelle la documentation de façon plus importante encore que celui de Bargylia. L’aspect économique qui est vu – à propos des revenus qu’Athènes tirait des territoires qu’elle devait à la bienveillance romaine ou inversement à propos du renoncement à célébrer des fêtes ou de l’abandon de sanctuaires –, aurait mérité sans doute un intérêt plus prononcé. La conclusion pose bien le rôle de Rome et refuse les positions extrêmes qui sont parfois exprimées sur le sujet. Cependant la conclusion tirée du dossier de Bargylia (p. 315) « la cité en vient à demander à des métèques de financer l’élevage des victimes à offrir à Artémis Kyndias » dénature l’initiative des autorités qui agissent pour accroître l’éclat de la fête : avec l’extension de la boutrophie aux magistrats et aux métèques, c’est un sacrifice trois fois plus important qui est offert. De plus, les métèques reçoivent la même somme que les citoyens pour la nourriture des animaux. La mesure est plus proche des propositions de Xénophon

dans les *Poroi* que des mesures de détresse. L'ouvrage de N. Deshours nourrira la réflexion des historiens des religions s'intéressant à l'époque hellénistique. On lui saura gré d'avoir montré la vitalité de la religion civique traditionnelle face aux nouveaux cultes que ce soit ceux des rois, ces hommes-dieux – on pourra discuter son choix d'avoir rangé le culte de Rome dans les cultes traditionnels et de ne pas en avoir fait un équivalent des cultes royaux – ou les cultes orientaux qui viennent de faire l'objet, pour Athènes, de la thèse d'É. Matricon-Thomas. Anne JACQUEMIN

Nicolas RICHER, *La religion des Spartiates. Croyances et cultes dans l'Antiquité*. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 15 x 21,5 cm, 806 p., 13 fig. (HISTOIRE). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-38113-8.

On l'aura compris, ce volume se veut la référence en la matière, et s'est entouré de toutes les annexes nécessaires (cartes, bibliographie, indexes). L'effort de l'auteur pour en permettre la bonne utilisation est à saluer. Par ailleurs, il manquait vraiment un ouvrage récent sur cette question. Cela dit, les choix de l'auteur laissent perplexes. Certes l'érudition est partout présente et l'on découvre de nombreuses indications intéressantes, mais ce n'est pas pour rien qu'il manque une chronologie. Cette Sparte est une Sparte intemporelle où la religion du temps des guerres médiques et celle du temps de Pausanias le Périégète sont considérées comme de même nature et de même contenu. Du coup disparaissent quasiment Héléne la déesse de Sparte et son époux Ménélas, Zeus, Héraclès et les Rois « nourrissons de Zeus » qui semblent avoir été en leur temps des Grands prêtres (un petit chapitre de la page 245 à la page 252). Certes, dans cette avalanche de données ils apparaissent parfois, mais sans que leur importance soit mise en valeur. Car, bien sûr la Sparte royale n'existant plus depuis longtemps au temps du Périégète, source fondamentale sur la religion à Sparte, cette part si importante du culte lacédémonien n'apparaît plus que comme incidente au fil des chapitres. Or je suis pour ma part persuadée que la religion des Spartiates, société qui n'avait ni dogme ni livre sacré, et peu de textes pour se réaffirmer dans ses antériorités, a considérablement évolué au fil du temps. En particulier, je pense que la disparition de la royauté a profondément modifié le sujet. Cela n'enlève rien à l'érudition de l'ouvrage, mais on en retire l'impression que la religion à Sparte avait peu à voir avec ce que l'on connaît habituellement de la religion grecque. Certes celle-ci est d'abord locale. Et l'auteur se régale des spécificités lacédémoniennes. Par exemple le chapitre sur Delphes et Olympie (p 271-307), vu sous l'angle des consultations oraculaires, ne laisse pas comprendre les liens particuliers qui unissent les Spartiates à Zeus, ou Apollon et Artémis, les courotrophes qui protègent et éduquent les jeunes Lacédémoniens à travers tout le territoire. On retire donc de cet ouvrage, où l'on trouve cependant une foule de données, et souvent très intéressantes, une impression mitigée. Oui on sait où trouver des renseignements sur les cultes de concepts divinisés comme le rire ou la peur (les chapitres I, II, III), sur le dédoublement des objets du culte (chapitre V bien venu), sur les acteurs du culte (chapitre VI, masculins, chapitre VII, féminins), enfin les grandes fêtes Hyakinthia, Gymnopédies, Karneia (chapitres VIII, IX, X,) sur lesquelles nous avons quelques renseignements, mais qui étaient loin d'être les seules. Il y avait par exemple d'importantes fêtes d'Athéna la Poliouchos,